

Le Roman des Romands 2010-2011  
2e édition

**Quand j'avais 17 ans,**  
par Jean-François Sonnay

### **Quand j'avais dix-sept ans, dites-vous...**

A-t-on jamais eu dix-sept ans? Un âge se figurerait-il, se retiendrait-il? À dix-sept ans on n'a de toute façon pas grand-chose, autant dire rien à soi, on ne s'attarde pas, on passe, on file, on fuit. Et puis qui serait ce « on » ? Je, tu, il, nous ? Elle ? Pourquoi pas vous ? On lisait, je me souviens, un nouveau roman, le récit d'un voyage en train où le narrateur disait toujours « vous » : vous vous asseyez dans le compartiment, vous regardez par la fenêtre, vous pensez... Ce « vous » pouvait être moi, ou pas du tout moi, ou lui, ou eux, ou n'importe qui de n'importe quel sexe.

Si l'on a eu dix-sept ans, on ne devait se sentir nulle part soi chez soi. D'ailleurs chez soi ne faisait pas vraiment envie. Quant à soi, on ne savait pas. On voulait être comme les autres et on n'aimait pas être comme les autres. On était fier et on ne se plaisait pas, on voulait tout changer et on ne changeait rien. Que personne ne vienne parler d'un « bel âge », comme disait l'autre écrivain qu'on lisait en ce temps-là !

On était qui ? Un corps, un certain poids, une certaine force, une allure, des démangeaisons, des élans. Un corps peut-être pas vraiment formé... Bientôt peut-être plus grand, plus fort, plus beau ? Mieux valait oublier la question, laisser courir, attendre, éviter de s'enfermer, de perdre la face. On vivait des sensations, des désirs, des éclats, des abattements, et on se les voyait vivre sans y croire. On avait l'idée de choses qu'on ne savait comment formuler car, pour formuler bien les choses, pensait-on, il aurait fallu un langage à soi, une histoire, un sujet, quelqu'un qui soit bien « moi », et on n'avait que le langage des autres, les ambitions des autres, les expériences qu'on aurait aimé faire, les histoires de réputation. Et puis il aurait fallu définir et on n'aimait pas les définitions. Collégien, étudiant, apprenti, docteur, tu, vous, il, ici, maintenant, la définition sentait l'école, le devoir, la prison, la vieillesse, la mort peut-être. Ne pas choisir, rester avec les copains, c'était encore ce qu'il y avait de mieux, à dix-sept ans. Dans l'idéal aussi.

Devenir quelqu'un certes, mais comment s'identifier sans se perdre ? S'affirmer paraissait désirable, mais terriblement risqué. Faire quelque chose en attendant, bricoler, s'activer, créer quelque chose, poème ou tarte aux pommes, aller, venir, voilà ce qui m'animait en ce temps-là. Je ne voulais pas m'encroûter, surtout pas. Si je me souviens bien, je ne m'aimais pas beaucoup - rien à voir avec le narcissisme évidemment : on peut être narcissique et ne pas s'aimer en même temps -, par contre je faisais plein de choses que j'aimais, qui me passionnaient. Je m'activais sans relâche et chaque activité, loin de me satisfaire, me donnait

envie d'en commencer une autre. Comme j'avais lu un peu de Freud, je pensais que je « sublimais » et je trouvais que le sublime m'allait bien. Je m'occuperais de moi plus tard, quand les choses seraient plus claires. Je croyais vraiment qu'un jour les choses seraient plus claires.

J'aimais ce qui me distrayait, me libérait des devoirs scolaires, des contraintes, des coutumes du pays, des braves gens, des idées toutes faites. Tant qu'à être, autant éviter d'être conformiste. J'aurais bien voulu fabriquer des idées neuves... Et à défaut, pourquoi pas fabriquer des marionnettes, des décors en papier bristol, jouer du pipeau, dessiner ? Sartre, le philosophe, disait que l'homme est ce qu'il fait. Cela me convenait assez. Il n'y avait que l'embarras du choix. Écrire ? Je faisais des poèmes. Je voulais aussi faire une pièce d'anti-théâtre. « Anti » ça me paraissait bien. La société n'était-elle pas un théâtre ? Et pourquoi pas faire du cinéma ? Je faisais du cinéma, du Super 8, un peu rikiki comme format, mais ça pouvait se « gonfler » en 16, disait-on, et je rêvais de gros moyens. Je faisais aussi de la peinture. La nature, les arbres, les pierres, le ciel en priorité, moins impitoyables que l'anatomie question résultat. Je peignais à l'eau, plus facile aussi, mais surtout plus rapide et il me fallait du rapide, du spontané, bref, de l'eau plutôt que de l'huile. C'était peut-être moi dans le spontané.

Je continuais pourtant de ne pas me chercher vraiment. Il y avait bien de temps en temps des bouffées de tristesse, des chutes, ce sentiment douloureux que rien ne demeure, que rien n'assouvit... ces nostalgies d'on ne sait quoi. Était-ce cela qu'on appelait l'angoisse ? Je ne la laissais pas durer, juste un sanglot, un ange qui passe, l'occasion d'effleurer un mystère et ouf ! de rebondir. Il restait tant de choses à faire. Sculpture sur bois, poterie, macramé, masques, déguisements, encore et encore, sans oublier les sorties, les voyages... Toujours agité, jamais abattu. C'était écrit sur le fronton d'une maison près de mon école. S'occuper sans relâche, rester en mouvement. C'était la règle du jeu et c'était très sérieux. Réduire le temps, l'espace, la vie, le doute, l'absurde, à une feuille blanche qu'on noircit ou colorie, à une boule de terre à modeler, à une phrase musicale, c'était grisant. J'y ai consacré tout le temps que je pouvais.

À dix-sept ans, on a un temps fou.